

Québec français



La mop dans tous ses usages

Ludmila Bovet

Number 165, Spring 2012

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/66474ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Bovet, L. (2012). La mop dans tous ses usages. *Québec français*, (165), 89–91.



La mop dans tous ses usages

PAR LUDMILA BOVET*

Moppe. Balai à franges. Il n'y a que chez nous qu'on utilise le / la moppe. Au bout de cette manière de balai : comme une chevelure de laine de la poupée de nos grands-mères. Et que ramassait bonne-maman sous le lit ? Des... minous, bien entendu.

Cette poétique description de la moppe figure, avec d'autres belgicisms, dans *Le Soir* (quotidien belge), en date du 17 février 2005. L'auteur ignorait qu'au Québec les minous¹ se délogent aussi avec une mop(pe). Ce mot avait déjà fait l'objet d'un commentaire dans le même journal l'année précédente : « La mop est un balai à franges ou un balai laveur. Le mot est inconnu des dictionnaires français, mais on le retrouve au Québec avec les variantes orthographiques *mope* et *moppe*. Il s'agit d'un anglicisme que le *Dictionnaire québécois d'aujourd'hui* glose, selon le cas, par vadrouille à franges ou vadrouille-éponge. L'emprunt de *mop* par le français de Belgique ne date pas d'hier, le dictionnaire de Christian Delcourt le relève déjà dans *L'art culinaire et ménager* d'Elen-Simon, paru en 1937 » (*Le Soir*, 25 février 2004).

L'usage de *mop* en Belgique est certainement antérieur à 1937. Pour le Québec, les documents d'archives ont révélé que *mop* figure parmi les plus anciens anglicismes qui sont entrés dans le français du Québec à la faveur des échanges commerciaux qui se sont établis avec l'Angleterre au XVIII^e siècle, après la Conquête. *Mop* a été relevé dans un inventaire de biens rédigé par un notaire, à Québec, en 1792 : « une moppe et les brosses à plancher² ». La première attestation du mot est, pour l'instant, celle de *La Gazette de Québec* : « balais et mopes, couperoses [?], savon [...] » (26 mai 1785, p. 4, col. 2). Au cours du XIX^e siècle, on trouve les graphies *mope* et *moppe*. De nos jours, il semble que la graphie *mop* soit aussi fréquente que *moppe* ; le mot est féminin au Québec, alors qu'en Belgique les deux genres coexistent.

Les autres mots anglais qui étaient entrés dans l'usage d'ici autour de 1780 avaient

tous régressé deux cents ans plus tard : *ale*, *breeches*, *saucepan*, *mahogany*, *corduroy*, *thépot*, *barley*, *set*, *strap*, *canister*³. De nos jours, *set de vaisselle* est encore en usage, mais qu'en est-il des autres, à l'exception de *mop* ?

On peut se demander avec quoi on nettoyait les planchers en Nouvelle-France avant que les mops arrivent d'Angleterre... La vadrouille est aussi un balai ayant à son bout de vieux morceaux de cordages ; le mot est attesté depuis 1678. Le faubert est un instrument analogue « servant à sécher le pont des navires après le lavage ou la pluie » (Petit Robert) ; ce terme de marine est attesté depuis 1643 sous la forme *fauber*. Avant, le balai (mot attesté depuis le XII^e siècle) servait à évacuer la poussière et les détritiques ; puis on lavait le plancher, à quatre pattes par terre, avec une brosse ou une serpillière, mot attesté depuis 1403 au sens de « grosse toile d'emballage ou à laver ». Selon le Petit Robert, la serpillière moderne, à savoir une « pièce de toile épaisse à tissage gaufré servant à laver les sols » date de 1934. C'est le terme le plus couramment utilisé en France de nos jours ; mais d'autres termes étaient et sont peut-être encore en usage dans les diverses régions de France, comme l'a révélé une enquête linguistique à la fin des années 1970. Le mot *wassingue* était alors courant dans le Nord mais aussi connu un peu partout ; la *cinse* est un mot de l'Ouest qui est aussi usité en Acadie ; la *loque* ou *loque à reloqueter* est courant en Belgique et connu aussi dans le Nord de la France⁴. En Suisse romande, la *panosse* est le terme usuel, qui est aussi employé dans tout le domaine francoprovençal (Jura, Savoie, Bresse, Lyonnais, etc.). Il y a aussi le torchon, la guenille, le chiffon, la toile, la paille...⁵ On remarque que, dans beaucoup de régions, trois ou quatre mots sont en concurrence. Probablement que ces usages régionaux ont reculé face au mot *serpillière*, depuis quarante ans.

Passer la mop

« Rentrée chez moi, je m'attaquai à ce que je supposais être "la mop". Mais l'usage de cet ustensile s'avéra plus difficile que je ne l'aurais cru. Tordre cette longue barbe de dix pouces de filasse que le savon rendait gluante me demanda un effort musculaire épuisant » (Nathalie Fontaine, *Maudits Français !*, Éd. de l'Homme, 1964, p. 62). « À travail égal, le salaire devrait aussi l'être ? Allez dire cela au gars qui passe la moppe chez Wal-Mart. Lorsque ce dernier compare son salaire au syndiqué qui passe la vadrouille chez Abitibi-Bowater, il doit se dire qu'il n'est pas né sur la bonne planète » (*Le Nouvelliste*, 28 janvier 2010, p. 8).

Ce n'est pas un travail de tout repos, il faut le dire. L'expression *le gars qui passe la mop* désigne l'homme à tout faire et, dans d'autres contextes, celui qui est à disposition pour effectuer n'importe quelle tâche, autrement dit le bouche-trou : « En offrant un contrat à Jeremy Hunt, les Capitales s'assuraient de compter sur un lanceur de réserve. Le joueur d'avant-champ [...] a offert ses services pour lancer quelques manches, ici et là, au cours de la saison. "[...] Il m'a demandé de l'utiliser un peu, pour passer la moppe, et je compte bien le faire [...]", soulignait le gérant » (*Le Soleil*, 15 mai 2010, p. 78).

Passer la mop est une activité qui se pratique aussi en politique quand il est nécessaire de faire le ménage : « Le nouveau chef aurait peut-être intérêt à attendre que Gilles Taillon et la direction du parti passent la "mop" avant de prendre la relève. Cela, par contre, ne ferait que prolonger une situation invivable avec M. Taillon à la tête de l'ADQ » (Vincent Marissal, *La Presse*, 11 novembre 2009, p. A-5).

Le style moppe

L'allure de la mop se prête à toutes sortes de comparaisons, aussi bien au propre qu'au figuré : « C'était un de ces petits chiens à grands poils qui ont l'air d'une moppe à planchers qui a perdu son manche » (Émile



Coderrre, *Rêveries de Jean Narrache*, monologue diffusé à la radio, 20 novembre 1940)⁶. La même image s'applique à des cheveux ébouriffés : *tête de moppe*. C'est un calque de l'anglais *mop-head* « a person having a "mop" of hair » ; en anglais, un des sens de *mop* est celui de « masse épaisse de cheveux (ou de feuillage) », par exemple : « A little boy [...] with a splendid mop of bright waving hair », emploi standard et non pas familier, de même que *mop-haired*. *Avoir une moppe sur la tête* peut aussi signifier « avoir une bosse » : « des loups marins [...], des têtes de joual là. Ça l'a eune bosse, eune moppe su la tête, là » (Les Escoumins, attestation orale, sans date). Le terme peu flatteur de *vieille moppe* désigne une vieille femme qu'on n'aime pas et aussi « la vieille moppe qui tient salon à Drapoville, depuis des temps immémoriaux » (Jean Côté, *On va les avoir les Anglais!*, 1973, p. 46). Il s'agit d'une tenancière de bordel ; le même sens péjoratif s'applique au mot *vadrouille* en France : « femme de mauvaise vie, prostituée » (*Petit Robert* ; depuis 1867, terme maintenant vieilli). « Le garde-chasse, c'est rien qu'une moppe. Il a peur de son ombre » (Claude-Henri Grignon, *Le déserteur*, radiroman, 13 février 1939). C'est la même image que dans l'expression familière *c'est une vraie lavette*, qui s'applique à un homme mou, lâche, ainsi que *c'est une chiffe molle*.

Avoir la moppe, mopper

Il est plus difficile de comprendre les expressions *avoir la moppe*, qui signifie « boudier, être triste », et *se lever avec la moppe* « se lever de mauvaise humeur » : « c'est de même depuis que Gisèle a la moppe » (Jean Desprez, *Docteur Claudine*,

radiroman, 10 juillet 1958). « Je sais pourquoi il a la mop ; il s'est chicané avec sa femme encore une fois » (Sainte-Angèle, enquête effectuée en 1971⁷). Ce sens a bel et bien une origine anglaise, mais n'a rien à voir avec un balai à franges. Le *Oxford English Dictionary* relève l'expression *the mopes* (depuis 1825) au sens de « depression of spirits » : « I have got the mopes ». C'est l'équivalent de *avoir les bleus*, bien connu au Québec, qui est un calque de l'anglais *to have the blues* « avoir le cafard ». En anglais, *a mope* désigne aussi une personne déprimée (depuis 1693). Les mots *mope* et *mopes* dérivent du verbe *to mope*, dont l'origine est obscure et qui, selon le dictionnaire Oxford, n'a probablement aucun lien avec le verbe *to mop* « to rub with a mop » (depuis 1755). *To mope* signifie 1 : « être dans un état d'inconscience », d'où « se comporter sans réfléchir » (depuis 1568) et 2 : « céder à l'ennui, rester apathique » (depuis 1590).

C'est bien de là que vient le verbe *mop(p)er* au sens de « faire la tête, boudier » en français québécois : « Seulement, si tu veux lui faire une bonne impression, t'es mieux d'arrêter de "mopper" » (Gratien Gélinas, *Les Fridolinades 1945 et 1946*, Montréal, Quinze, 1980, p. 99). Dans un monologue d'Yvon Deschamps, en attendant la parade de la Saint-Jean : « [...] le p'tit était toute [sic] excité, y dit : aye, popa, popa, m'a tu voir le père Noël ? Ben non, ben non [...]. Fait que là, y a mopé un p'tit peu, mais après ça, y s'est arrêté » (Yvon Deschamps, *Monologues*, Leméac, 1973, p. 26-27).

Mopper, passer à la moppe, se faire mopper

Il y a *mopper le plancher* « le frotter avec une mop », mais aussi *mopper quelque chose*, au sens de « ramasser quelque chose avec la vadrouille à franges », que ce soit un liquide : *mopper l'eau dans le sous-sol* (lors d'une inondation) et « On n'arrêtrait pas de mopper le sang. Je n'avais même pas fermé le thorax qu'on a paqueté de compresses » (lors d'une opération ; *Le Soleil*, 8 avril 2006, p. A-3) ; ou toute chose qui traîne par terre : « en passant sous l'lit, j'ai moppé cte morceau d papier-là » (Laval Goupil, *Le djibou*, pièce en deux actes, Éditions d'Acadie, 1975, p. 23). Aussi en emploi intransitif : « On moppe ! Depuis ce matin, on essaie de limiter les

dégâts. On a placé des chaudières partout » (*Le Nouvelliste*, 18 avril 2007, p. 4).

Les exemples écrits n'abondent pas lorsqu'il s'agit d'un mot du registre familier. Heureusement, il a aussi fait carrière dans le domaine politique, où l'image du balayage et du nettoyage est suggestive. Dans le journal satirique des années 1930, *Le Goglu*, figure ce texte sous une caricature : « On peut voir Édouard Perron moppant le pont à l'amitié-site » (19 septembre 1930, p. 5). La même image de bateau se retrouve dans ces propos de Jean-Guy Moreau : « Pour moi, l'humour c'est une façon de cicatrifier, mais les gens ont peut-être trouvé difficile tout de suite après le référendum de voir René Lévesque en train de "mopper" la cale du bateau qui prenait l'eau » (Dans *Au Masculin*, novembre 1983, p. 6).

Il s'agit de limiter les dégâts, mais le coup de balai peut aussi être violent et radical pour éliminer ceux qui nous gênent : « [S'il vient quelqu'un pour me faire sortir (d'une salle de réunion)], je le passerai à la moppe d'une si belle manière qu'il s'en souviendra le reste de ses jours » (*Le Vrai Canard*, Montréal, 20 décembre 1879, p. 2, col. 2). *Se faire mopper*, c'est se faire battre aux élections, se faire éliminer, se faire régler son compte : « Testateurs qui avez longtemps craint pour vos droits, héritiers qu'agite la malaise, vous allez avoir le show de votre vie. [...] Pensez donc, Pamphile va se faire mopper. Non, mopper n'est pas le mot, nous devrions dire "brosser", "masser", avec une vitesse et une raideur épouvantables. [...] La volonté outragée du beau-père va se matérialiser en un cyclone furieux qui va balayer l'autre sur le plancher et le sortir par un châssis » (*Le Goglu*, 14 octobre 1932, p. 3, col. 2-3).

Ce sens découle aussi de l'anglais *to mop up* et *to mop the floor with somebody*, expression familière signifiant « battre quelqu'un



à plate couture ». Cette image où l'on frotte le plancher avec quelqu'un fait penser à l'expression « faire mordre la poussière à quelqu'un ».

Mopper « battre, frapper » a été relevé par les glossaires québécois, et aussi au sens moins violent de « rabrouer, réprimander⁸ ».

Mop(p)ologiste et mop(p)ologue : diplômé en mop(p)ologie

« Les “moppologues”, comme ils se désignent eux-mêmes, sont ces gens, ces hommes, ces femmes surtout, qui, tous les autres jours de l'année, astiquent le parlement. C'est le personnel préposé à l'entretien » (*Le Soleil*, 31 décembre 1975, p. D-17, col. 3). Dans les hôpitaux, les moppologues tiennent souvent un rôle de psychologue : « Les préposés n'ont aucune spécialité, sauf celle de la tendresse. Un peu d'eau de cologne sur des joues desséchées, nettoyer le plancher des chambres en perdant du temps à parler avec les occupants. Ce sont, dit-on, des “moppologues”, leurs diplômes de patience et de gentillesse sont parmi les plus difficiles à obtenir » (*Cyberpresse*, 30 avril 2007.)

C'est un sujet qui se prête bien à l'ironie : « Dans *L'Osservatore Romano*, le père Georges Cottier, le théologue personnel du pape (le théologue est au théologien ce que le “moppologue” est au concierge : un diplômé en orgueil et un spécialiste ès prétentions) qualifie de péchés les actes homosexuels » (*Le Nouvelliste*, 14 juillet 2000, p. 6). « Étant donné que j'ai travaillé à plusieurs reprises dans l'entretien ménager, je suis beaucoup plus cultivé que je ne le croyais. Je pourrais même [...] m'inscrire éventuellement à des cours de *moppologie* avancée. À la fin du programme, j'aurais peut-être droit à une belle *moppe* neuve à encadrer avec mon diplôme ! » (*Le Soleil*, 21 août 1993, p. A-12).

Ces termes sont de bons exemples de la créativité lexicale propre au français du Québec ; ils n'ont pas été relevés en français de Belgique, pas plus que ne l'ont été les emplois figurés du verbe *mopper*. □

* Linguiste et chercheure indépendante

Le bonheur est dans l'emprunt

Si la question de la langue d'affichage à Montréal revient régulièrement sur les tapis, on ne s'attendait pas à ce qu'elle se pose à Paris également ! On en a beaucoup parlé lors du séjour que le maire de Québec, Régis Labeaume, y a fait en novembre 2011. L'engouement des Français pour ce qui est anglo-saxon ne s'essouffle pas et, au cours des années 2000, les revues de mode sont devenues des banques de données inépuisables. Voici quelques perles extraites de la revue *Elle* : « Cultes et cute, les T-shirts collectors à shopper avec votre *Elle* » et « vous êtes fashion parée pour l'été » (*Elle été*, 5 août 2011, p. 24). « Les [lunettes] blanches font plus luxe et les rouges plus fun » (p. 32). « Objet VIP Passez en épaule position avec ce maillot show » (p. 34). Une page est consacrée aux teinteurs à pommettes qui « font des joues healthy », « la peau goldy » et que l'on choisit en « version jour » ou « version night » ; quant aux liquides pour les lèvres, « ils sexysent le sourire » (p. 54) : création lexicale audacieuse ! Dans le *Elle* du 21 octobre 2011, une page présente le *Dress code total coordonnés* (p. 78) : *total* se rapporte-t-il à *code* ou à *coordonnés* ? À la page « mode in power », on analyse les nouveaux « dress code féminins » des femmes dirigeantes et on souligne « la sexy-ness » d'une ministre (p. 161). La page couverture de *Elle* du 29 janvier 2007 présente en grosses lettres : « Montrer ses rondeurs. La nouvelle sexy attitude ». Il est temps de mentionner que les articles de la revue sont écrits dans un français impeccable ; seules les pages de mode sont contaminées par l'insidieuse séduction de l'anglais. Autres exemples dans une revue française pour adolescentes, *Melody Stars* (n° 1, 2010) : *le shopping corner*, *le dressing des filles*, *c'est top tendance*, *une montre flashy*, *les soirées red carpet* et même *c'est le fun assuré* (p. 2). Et pour un lecteur québécois, la surprise est dans « cette tenue n'est pas assez posh pour elle⁹ » (*Paris-Match*, 2011). *Posh* « élégant », « de grande classe », est attesté en anglais familier depuis le début du XX^e siècle. □



Notes

- 1 Les exemples antérieurs aux années 1990 sont tirés du fichier du Trésor de la langue française au Québec, CIRAL, Université Laval. Le terme *minous* désigne les flocons de poussière qui s'accumulent sous les meubles, en Belgique comme au Québec ; en Suisse romande, on dit *minons*. Ces sens ne figurent pas dans les dictionnaires français.
- 2 Marcel Juneau, « Les plus anciens anglicismes lexicaux en franco-canadien », dans *Bulletin des jeunes romanistes*, Strasbourg, n° 16 (décembre 1969), p. 33-39. En anglais, le mot date de la fin du XV^e siècle (d'abord sous la forme *mappe* ; la forme *mop* apparaît au XVII^e siècle).
- 3 Selon l'article de Claude Poirier, « Le lexique québécois : son évolution, ses composantes », dans *Stanford French Review*, Spring-fall 1980, p. 43-80.
- 4 Michel Francard et al., *Dictionnaire des belgicisms*, De Boeck Duculot, 2010.
- 5 Une carte présente la répartition de ces termes dans Henriette Walter, *Le français dans tous les sens*, Paris, Robert Laffont, 1988, p. 169.
- 6 On peut consulter Pierre Pagé, avec la collaboration de Renée Legris et Louise Blouin, *Répertoire des œuvres de la littérature radiophonique québécoise 1930-1970*, Montréal, Fides, 1975, 826 p.
- 7 Dans Guy Simard, *Vocabulaire du Bas-Saint-Laurent et de la Gaspésie*, Rimouski, UQAR, 1978.
- 8 N.-E. Dionne, *Le parler populaire des Canadiens français*, 1909 [réimpression : Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1974]. *Glossaire du parler français au Canada*, 1930 [réimpression : Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1968].
- 9 Il est question de Victoria Beckham, une des Spice Girls, surnommée Posh Spice.